

biens de ses semblables comptés par millions; qui, sur un signe, avait fait tomber par milliers les têtes; qui, dans les rues de la capitale et dans toutes les villes de l'Italie, avait partout des ennemis mortels; qui, sans un seul allié de sa caste, sans même s'appuyer sur un fort parti, avait mené à fin l'œuvre d'une réorganisation colossale, foulant aux pieds et les intérêts et les opinions, on le vit s'avancer sur le Forum romain, se défaire spontanément de la plénitude de sa puissance, congédier sa garde d'hommes armés, renvoyer ses lieutenants, et, s'adressant à la foule amassée autour de lui, demander s'il était quelqu'un qui réclamât des comptes! Tous se turent. Alors il descendit de la tribune et, marchant à pied, suivi seulement par les siens, il traversa tranquillement cette même foule qui, huit ans avant, avait saccagé sa maison, et rentra chez lui.

Caractère  
de Sylla.

Peu équitable d'ordinaire envers les hommes qui ont eu à lutter contre le courant des temps, la postérité n'a pas su juger comme il faut Sylla et son œuvre de réorganisateur. Sylla, certes, est bien l'une des apparitions les plus étonnantes, je dirai même une apparition unique, dans l'histoire. Sanguin de tempérament et d'esprit, l'œil bleu, les cheveux blonds, le visage d'une singulière blancheur, mais se colorant au moindre mouvement de l'âme<sup>1</sup>; bel homme d'ailleurs, avec son regard de feu, il ne semblait pas destiné à jouer dans l'État un rôle plus éclatant que celui de ses aïeux: or, depuis le grand-père de son grand-père, Publius Cornelius Rufinus (consul en 464 et 477), l'un des meilleurs généraux et l'un des hommes les plus fastueux du temps des guerres de Pyrrhus, ceux-ci s'étaient tous tenus au second rang. Il ne demandait rien à la vie que ses jouissances insouciantes. Élevé dans tout le luxe d'une civilisation raffinée, tel qu'en ces temps on le ren-

<sup>1</sup> [Cf. son portrait, dans Plutarch., *Sylla*, 2. — « Sylla, » disaient les caustiques Athéniens, « Sylla, c'est une mère saupoudrée de farine! »]

contrait à Rome, même dans la demeure des familles sénatoriales les moins riches, il absorba avidement et d'un coup tous les plaisirs du sensualisme intellectuel, enfanté par l'alliance de la délicatesse grecque et de la richesse romaine. Homme du monde et bon camarade, dans le salon des nobles et sous la tente, il se faisait partout bien venir: grands et petits, ceux qui le connaissaient trouvaient en lui un ami sympathique et dans leur besoin un aide serviable, distribuant son or à ses compagnons malheureux plutôt qu'à ses opulents créanciers. Aimant d'ailleurs à tenir la coupe en main et passionné davantage encore pour les femmes, jusque dans les dernières années de sa vie, il cessait d'être le dictateur quand la journée était finie, et quand, oubliant les affaires sérieuses, il se mettait à table. Il y eut dans cette forte nature comme un courant d'ironie, je dirai presque de bouffonnerie. Durant sa régence, un jour qu'il présidait à l'enchère des biens des proscrits, il fit donner une part de butin à tel personnage qui lui présentait je ne sais quels mauvais vers à sa louange, à la condition de promettre qu'il ne le chanterait plus. Après avoir justifié la condamnation d'Ofella devant le peuple, il se mit, pendant qu'on exécutait le malheureux, à raconter la fable du *Laboureur et des Poux*<sup>1</sup>. Il aimait la compagnie des acteurs de théâtre: non content d'avoir à sa table *Quintus Roscius*, le *Talma* romain, il recevait volontiers de moindres artistes et buvait avec eux, chantant assez juste lui-même, écrivant des *Atellanes* exécutées devant ses familiers. Mais il s'en fallait que dans ces joyeuses débauches il perdit son énergie corporelle et intellectuelle: au milieu de sa vie oisive à la campagne, après son abdication, on le vit battre le pays en actif chasseur: il s'in-

<sup>1</sup> [La voici, selon Appien (*bell. civ.*, I, 101): « Un laboureur était mordu par les poux, durant son travail. Il s'arrêta, et nettoya sa tunique. Mais il était mordu toujours; alors, pour n'être plus gêné en travaillant, il brûla sa tunique. » — « Je conseille, » aurait ajouté Sylla, « à tous ceux qui ont été vaincus par deux fois, de ne pas m'obliger à user du fer et du feu une troisième fois! »]

téressait aux fortes lectures, et il rapporta d'Athènes, par lui conquise, les écrits d'Aristote. Il avait plutôt en dédain le *Romanisme* exclusif. Chez lui, rien de cette morgue épaisse qu'affectaient envers les Grecs les grands personnages de Rome : rien de leur solennité de nobles à esprit borné. Il était tout laisser-aller au contraire, au grand scandale de beaucoup de ses compatriotes, se montrant vêtu à la grecque dans les villes grecques ou poussant ses plus aristocratiques amis à monter en char dans les jeux du cirque. Il n'avait rien gardé des espérances demi-patriotiques, demi-égoïstes, qui, dans les pays à constitution libre, attirent les jeunes capacités vers l'arène politique : pourtant, comme tout autre, il les avait dû une fois ressentir. Dans la vie qu'il menait, vie ballottée entre les ivresses des passions et leur froid réveil, les illusions bientôt s'évanouissent. Tout désir, toute aspiration dut lui sembler folie, dans ce monde qui ne semblait gouverné que par le hasard : à spéculer sur quelque chose, c'était sur le hasard aussi qu'il lui convenait de spéculer. C'était un des traits caractéristiques du siècle que de s'abandonner à la fois à l'incroyance et à la superstition : il fit comme le siècle. Mais sa religion en matière de prodiges n'est pas, comme celle de Marius, la foi plébéienne du charbonnier qui demande à prix d'argent au prêtre et des prophéties et une règle de conduite : elle est encore moins le fatalisme sombre de l'énergumène : elle n'est autre que la croyance à l'absurde, cette gangrène intellectuelle, envahissant nécessairement les âmes, quand elles ont perdu peu à peu confiance dans l'ordre harmonieux du monde providentiel : elle n'est que la superstition du joueur de dés heureux, qui se dit le privilégié du sort et s'imagine qu'à chaque coup il amènera le numéro gagnant ! Sur le terrain des faits, Sylla savait, avec son ironie habituelle, tourner à son profit les prescriptions de la religion. Un jour, vidant les trésors des temples de Grèce, il s'écrie que « les ressources ne peuvent manquer à celui dont les dieux rem-

» plissent la caisse ! » Les prêtres de Delphes se refusent-ils à lui envoyer leurs richesses dont il exige la remise, car ils ont entendu résonner, comme si on y avait mis la main, la cithare du dieu, il leur fait répondre « qu'ils » doivent d'autant plus vite obéir, et qu'Apollon montre » bien par là qu'il approuve ! » Il ne se berce pas moins de l'idée qu'il est le favori des dieux : il est surtout le préféré de la déesse *Aphrodité*<sup>4</sup>, qui a plus particulièrement ses hommages. Dans la conversation, dans ses *Mémoires*<sup>5</sup>, il se vante souvent de son commerce avec les divinités, dans les songes et les prodiges. Certes, plus que personne il avait le droit de s'enorgueillir de ses actions : mais loin de là, il n'était fier que de sa chance constante, répétant sans cesse que l'improvisation lui avait toujours mieux réussi que l'entreprise longuement méditée. Par une autre et non moins singulière manie, il voulait n'avoir jamais perdu de monde dans ses nombreuses batailles. Tout cela, enfantillage pur de favori de la fortune. De même il obéit encore à ce tour naturel de sa pensée, lorsque, porté à ces hauteurs d'où il ne voyait plus les autres hommes que loin au-dessous de lui, il prit le surnom de *Felix* [*Sylla l'heureux*] et donna à ses enfants des appellations analogues [*Faustus, Fausta*].

Rien de plus éloigné de Sylla que l'ambition régulière et préméditée. Trop sagace pour faire comme tant d'autres aristocrates à la douzaine d'alors, mettant tout le but et la gloire de leur vie dans l'inscription de leur nom sur les listes consulaires : trop indifférent, trop peu « idéologue » pour s'attacher spontanément à la réforme de l'édifice vermoulu de l'État, il demeura là où l'avaient placé sa naissance et son éducation, dans le cercle de la haute société romaine ; et il suivit, comme le premier venu de sa caste,

Sa carrière politique.

<sup>4</sup> [Il prend dans les inscriptions et dans sa correspondance le surnom d'*Epaphroditus*. — Plutarch., *Sylla*, 19, 34.]

<sup>5</sup> [Écrits vraisemblablement en latin (Plutarch., *Sylla*, 6, 37). — On en trouve quelques citations dans A. Gell., 1, 12, XX, 6.]

la carrière habituelle des honneurs. D'efforts, il n'en eut pas besoin, laissant s'agiter les abeilles travailleuses de la politique, dont l'essaim était grand. C'est ainsi qu'en 647, le sort le désigna comme questeur pour l'Afrique : il y alla au camp de Marius. L'élégant citadin, sans ses preuves faites, se vit assez mal reçu par le rude paysan qui commandait l'armée et par ses officiers aguerris. Un tel accueil le pique : en homme adroit et brave, il apprend, comme au vol, le métier des armes, et dans sa téméraire excursion de Mauritanie il déploie d'abord cet étonnant mélange de hardiesse et de ruse, qui faisait dire de lui à ses contemporains, qu'il était « lion à demi, et à demi » renard : mais que le renard en lui était plus dangereux » que le lion !<sup>1</sup> Alors s'ouvre la plus éclatante carrière devant les pas du jeune et noble officier, déjà vanté par tous comme ayant su de sa personne mettre à fin l'importune guerre de Numidie. Puis il prend part à la guerre des Cimbres, et chargé de l'approvisionnement difficile de l'armée, il se signale par son rare talent d'organisateur. Mais dès cette époque il se sentait plus d'entraînement pour les plaisirs de Rome que pour les travaux de la guerre et de la politique. Nommé préteur (664), après un premier échec, la chance voulut encore que dans sa province, la plus insignifiante de toutes, il lui fût donné de remporter pour les Romains la première victoire sur Mithridate, de conclure le premier traité avec le puissant Arsacide, et de lui infliger sa première humiliation. Vint la guerre civile. Ce fut Sylla encore qui contribua le plus efficacement à l'heureuse conclusion du premier acte de cette grande tragédie, je veux parler de l'insurrection italique ; il s'y ouvrit, à la pointe de son épée, le chemin du consulat ; et consul en charge, il écrasa d'un coup aussi prompt qu'énergique la révolte de Sulpicius. La fortune semblait se complaire à repousser Marius dans l'ombre par les

107 av. J.-C.

93.

<sup>1</sup> [C'était le mot de Carbon. — Plut. 28.]

exploits de son jeune lieutenant. Faire Jugurtha prisonnier, vaincre Mithridate, ces deux ambitions déçues du vieux héros, Sylla, simple subordonné, déjà les avait conquises. Durant la guerre sociale où Marius, expiant son renom de grand général, avait fini par une destitution, son rival avait fondé sa gloire militaire et gagné le consulat ; et la révolution de 666, où les deux capitaines étaient personnellement entrés en conflit, avait fini par la condamnation et la fuite de Marius. Sylla, presque sans le vouloir, était devenu le plus illustre homme de guerre de son temps et l'appui sauveur de l'oligarchie. De nouvelles, d'épouvantables crises suivirent : la guerre avec Mithridate, la révolution de Cinna : toujours l'étoile de Sylla montait à l'horizon. De même que le capitaine de navire qui continue à se battre sans s'occuper à éteindre l'incendie sur son bord, il s'était opiniâtré en Asie, pendant les fureurs de la révolution italienne, et cela jusqu'au jour où il avait eu raison de l'ennemi de Rome. Une fois débarrassé de ce côté, il était revenu, écrasant l'anarchie, sauvant la capitale sur qui dans leur désespoir suprême les révolutionnaires et les Samnites coalisés brandissaient la torche. Cette heure du retour avait eu ses joies et ses douleurs. Il raconte, dans ses *Mémoires*, qu'il ne put fermer les yeux durant la première nuit qu'il passa dans les murs de Rome. Et qui ne l'en croirait ? Mais sa mission n'était point finie : son étoile montait toujours. Maître absolu du pouvoir, plus absolu qu'un roi, et songeant plus que jamais à rester sur le terrain de la loi formelle, on le voit alors tenir en bride les ultras de la réaction, anéantir la constitution gracchienne, qui pèse depuis quarante ans sur l'oligarchie, réduire pour la première fois capitalistes et prolétaires, ces puissances qui font concurrence à l'aristocratie, et courber sous le niveau légal rétabli l'orgueilleuse opposition du sabre, sortie des rangs mêmes de son état-major. Il remet sur ses pieds l'oligarchie, plus qu'avant souveraine : fait des charges suprêmes l'instrument docile de la puis-

88 av. J.-C.

sance de celle-ci, lui confie la législation, les tribunaux, la guerre, les finances; et lui donne dans les esclaves affranchis, une garde fidèle, dans les colonies militaires une armée. Enfin sa tâche est achevée: l'ouvrier alors se retire, et laisse son œuvre: le régent absolu abdique de sa pleine volonté, et redevient simple sénateur. Dans toute cette longue carrière militaire et politique, jamais il n'a perdu une bataille, jamais il n'a reculé d'un pas: sans que personne l'arrête, ami ou ennemi, il a marché droit jusqu'au but qu'il s'est à lui-même posé. Oui, Sylla eut raison de se louer de sa bonne étoile. La fortune, cette capricieuse déesse, avait, pour lui seul, changé son humeur légère en constance: elle se complut à entasser et les honneurs et les succès, et les dons qu'il ambitionnait et ceux qu'il ne recherchait pas, sur la tête de son protégé! A l'histoire cependant, il appartient d'être plus juste envers lui qu'il ne le fut lui-même, et de lui assigner un plus haut rang qu'aux simples favoris du sort!

Son œuvre.

Non que la constitution syllanienne ait été une œuvre originale en politique, à l'égal de celle des Gracques ou de César. Ainsi qu'il arrive de tout travail de pure restauration, vous n'y rencontrez pas, à vrai dire, une pensée neuve d'homme d'État: tous ses éléments les plus essentiels, l'entrée dans le Sénat après l'exercice de la questure, les censeurs privés du droit de radiation, l'initiative légiférante donnée au Sénat, la fonction tribunicienne changée en instrument sénatorial, en un frein à l'usage de l'*imperium*; celui-ci transmis du magistrat élu par le peuple au proconsul ou propréteur tenant du Sénat ses pouvoirs; enfin l'ordonnance nouvelle des procès criminels et des municipes, tout cela n'est point la création du dictateur: toutes ces institutions appartiennent en propre au régime oligarchique, où déjà elles ont pris naissance et grandi avant Sylla: il n'a fait que les régler et fixer. Et même les infamies sanglantes de sa restauration, les proscriptions, les confiscations, si on les compare aux actes des Nasica,

des Popillius, des Opimius, des Cœpion et de tant d'autres, ne constituent-elles pas, en quelque sorte, la *formule juridique* et traditionnelle, la recette à l'usage de l'oligarchie pour se défaire de ses adversaires? Sur l'oligarchie romaine du siècle de Sylla, tous les jugements portés valent condamnation inexorable, absolue; et, comme tout ce qui lui appartient ou la touche, la constitution syllanienne est restée sous le coup d'une pareille sentence. Pourtant je n'offenserai pas la sainte figure de l'histoire, et mon éloge ne sera pas un tribut corrupteur payé au génie du mal, si je démontre que Sylla eut bien moins à répondre de sa restauration que cette aristocratie romaine elle-même, transformée depuis des siècles en coterie gouvernante, allant s'amointrissant tous les jours dans l'énervement et le rapetissement séniles: c'est à elle, en fin de compte, qu'il convient de faire remonter toutes les pauvretés, toutes les infamies commises. Sylla réorganisa le Sénat, non comme le maître de maison qui, s'attachant à la règle de sa propre prudence, rétablit l'ordre troublé dans son intérieur et dans sa domesticité, mais simplement comme l'agent d'affaires observateur fidèle des termes de son mandat: or est-ce bien descendre au fond des choses et rester dans le vrai, que de rejeter en pareil cas sur le fondé de pouvoirs la responsabilité finale et sérieuse du mandant? On estime trop haut l'importance de Sylla; ou plutôt on fait trop bon marché de cet horrible entassement de proscriptions, d'expropriations et de restaurations, qui n'ont rien réparé, irréparables qu'elles étaient elles-mêmes, dès qu'on n'y veut plus voir que les actes d'une sorte de maniaque porté par le hasard à la tête de l'État? Tout cela était exploit de noble romain: tout cela, terrorisme de restauration: Sylla, lui, pour parler avec le poète, fut la hache du bourreau qui se lève et s'abaisse inconsciente à la suite de l'idée complètement réfléchie. Ce rôle, Sylla l'a rempli dans son entier, avec une énergie étonnante, démoniaque même: mais dans les limites qui lui étaient

posées, il n'a pas seulement agi avec grandeur : il a utilement agi. Jamais, depuis lui, une aristocratie dégénérée, roulant chaque jour plus bas dans l'abîme, ainsi qu'il en advenait de l'aristocratie romaine, jamais aristocratie n'a trouvé un tel *Protecteur*, ayant à toute heure la main prête et forte, désintéressé de son ambition personnelle, tirant l'épée du général, ou saisissant le burin du législateur ! Assurément, il est une différence grande entre le capitaine qui dédaigne le sceptre par héroïsme civique, et celui qui le rejette par fatigue d'homme blasé ; et pourtant à juger ce caractère, au point de vue de l'absence complète en lui de l'égoïsme politique, mais à ce point de vue seul, qu'on m'entende, j'estime que le nom de Sylla peut encore être nommé derrière celui de *Washington* !<sup>1</sup>

Mais il n'eut pas seulement des titres à la reconnaissance de l'aristocratie ; et la nation tout entière lui devait plus que la postérité n'a voulu l'avouer. N'avait-il pas fermé à toujours l'ère de la révolution italienne, en tant que sa cause résidait dans l'infériorité politique de certains pays au regard d'autres plus favorisés ? En s'obligeant lui-même, en obligeant tout son parti à la reconnaissance de l'égalité des Italiens devant la loi, n'a-t-il pas été le véritable et dernier promoteur de l'unité politique de la péninsule, ce bienfait qu'elle ne payait pas trop cher de tous ses maux sans fin ni trêve, et des torrents du sang versé ? Il fit plus. Depuis un demi siècle, et au delà, la puissance romaine allait déclinant : l'anarchie était en permanence : c'était l'anarchie en effet que le mariage du régime sénatorial et de la constitution gracchienne : c'était pis encore, que ce régime sans tête des Cinna et des Carbon, dont l'image

<sup>1</sup> [Même avec le correctif qu'il emploie, notre auteur ne va-t-il pas au delà du juste, en comparant, de si loin que ce soit, Sylla, l'heureux et le blasé, mais aussi Sylla le sanglant, avec l'admirable et vertueuse figure de Washington ? Il est des noms qui jurent à les simplement rapprocher. Washington a donné à sa patrie l'indépendance et la grandeur ; Sylla n'a sauvé la sienne que pour un jour, au profit d'une faction !]

Mérites  
de la constitution  
de Sylla.

hideuse se symbolise dans l'alliance désordonnée et contre nature avec les Samnites ! Chaos politique, intolérable, et sans remède s'il en fut, le commencement de la fin, à dire le vrai ! Et l'on sera dans le vrai encore, en affirmant qu'à cette heure, c'en était fait de la République : effroyablement minée dans ses fondements, elle croulait, sans le bras de Sylla, dont l'intervention en Asie et en Italie fut un jour son salut. Je veux que ses institutions n'aient pas duré plus que celles de *Cromwell* ! Rien de plus facile que de voir combien peu elles étaient solides ! Encore y aurait-il irréflexion grande à ne pas reconnaître que, Sylla faisant défaut, le flot eût emporté jusqu'au sol de l'édifice. On ne saurait non plus lui reprocher de n'avoir pas plus solidement bâti. L'homme d'État n'édifie que ce qu'il peut, sur le terrain qui lui est assigné. Tout ce qu'il était donné de faire à un conservateur, pour sauver la constitution, Sylla l'a fait : tout le premier il sentait qu'à élever une forteresse, il eût aussi fallu pouvoir y mettre la garnison ; et que sa tentative en faveur de l'oligarchie avorterait un jour devant la nullité incommensurable des oligarques. Sa constitution ne fut donc qu'une digue de détresse jetée au milieu des brisants. Comment faire un crime à l'ingénieur, de ce que dix ans après les vagues revinrent engloutir sa construction impossible, et que ne défendaient même pas ceux qu'elle aurait dû couvrir ? Pour l'homme d'État, est-il besoin qu'on lui signale les réformes très-louables de détail, celles par exemple relatives au système de l'impôt asiatique, et à la justice criminelle, pour qu'il tienne en juste estime la restauration syllanienne, si éphémère qu'elle fut : il admirera de même cette réorganisation de la République, conçue dans les conditions les mieux appropriées aux circonstances, menée de haut et d'ensemble avec une rigoureuse logique, au travers d'indicibles obstacles ; et tout compte fait, il placera non loin de *Cromwell* le sauveur de Rome, l'ouvrier qui acheva l'unité de l'Italie.

Mais ce n'est pas l'homme d'État qui a voix au tribunal

Côtés odieux  
et fragilité  
de la restauration  
de Sylla.

des morts : le sentiment commun, que le souvenir de Sylla irrite et soulève, ne se réconciliera jamais avec les actes du dictateur, qu'il les ait commis ou laissé commettre. Sylla n'a pas seulement assis sa domination sur les plus terribles abus de la force ; il a, dans le cynisme de sa franchise, affecté d'appeler les choses par leur nom. Il a ainsi irrémisiblement gâté sa cause dans l'estime des faibles de cœur, de ceux qui s'épouvantent du nom plus que de la chose ! Par là, et tel est aussi le jugement de l'homme sensé et honnête, par la froideur impassible et la netteté de ses vues, il semble plus odieux même que le tyran que sa passion a précipité dans le crime. Proscriptions, récompenses données au bourreau, confiscations, exécutions d'officiers insubordonnés sur sentence sommaire, tout cela s'était vu cent fois, et le sens moral passablement obtus de la société ancienne, dans les matières politiques surtout, ne s'était point mis en révolte : jamais pourtant on n'avait vu publiquement inscrits et placardés les noms des hommes placés hors la loi : jamais on n'avait vu leurs têtes exposées en plein Forum, les bandits recevant un *honoraire* fixe et régulièrement porté sur les registres des caisses de l'État, les biens confisqués mis sous le marteau de l'enchère comme butin fait sur l'ennemi, les officiers en second, pour un seul mot d'opposition, massacrés aussitôt sur un geste du général, qui s'en vantait en même temps devant le peuple ? C'est une grande faute en politique que d'afficher ainsi le mépris de tout sentiment humain : de tels précédents n'ont pas peu contribué à envenimer à l'avance les crises révolutionnaires d'un prochain avenir ; et, jusque dans nos temps, une horreur méritée vient faire ombre sur la mémoire de l'inventeur des proscriptions !

Ce n'est pas tout. Si, dans les circonstances graves, cet homme de fer allait devant lui inflexible, dans les choses de moindre intérêt, au contraire, et notamment dans les questions de personne, très-souvent il s'abandonnait à son

tempérament sanguin, selon son penchant ou son antipathie. Il eut une fois de la haine contre les Marianiens, je n'ai pas besoin de le dire : il lui lâcha la bride, se vengeant même contre les innocents, se vantant que nul autant que lui n'avait usé de représailles envers amis et ennemis<sup>1</sup>. Il ne dédaigna pas, sa puissance le lui rendant facile, d'amasser une colossale fortune. Le premier régent absolu qu'ait eu l'empire romain, il justifia cette maxime fondamentale de l'absolutisme, que « la loi ne lie pas le prince ; » il se tint surtout pour dégagé de ses propres décrets contre l'adultère et le luxe. Mais sa complaisance envers lui-même n'était rien auprès de son laisser-aller envers son parti et les hommes de son monde. Plus fatale encore à l'État, quoique nécessitée peut-être par les exigences de sa politique, sa tolérance avait ruiné la discipline militaire ; et il ferma de même les yeux, chose bien plus grave, sur tous les excès de ses adhérents. A cet égard, il est parfois d'une facilité incroyable : un jour on le voit pardonner à Lucius Murena les revers amenés par de lourdes fautes et une insubordination géminée (p. 343), et, bien mieux, le laisser triompher au lendemain de sa défaite : une autre fois, envers Pompée, qui s'est plus mal conduit encore (pp. 342 et 385), il est prodigue de récompenses. L'extension des proscriptions et confiscations, et leurs plus détestables horreurs proviennent moins peut-être de sa volonté directe que de son indifférence, crime aussi grand d'ailleurs, dans sa haute situation. A tout prendre, ces alternatives d'incroyable laisser-aller et d'inexorable rigueur ne me surprennent pas, quand je me pose en face de ce caractère mêlé d'énergie vivace et d'insouciance.

<sup>1</sup> Eurip., *Médée*, 807 :

Μηδέεις με φαύλην κάσθενή νομιζέτω  
Μηδ' ἠσυχαίαν, ἀλλὰ θατέρου τρόπου,  
Βαρείαν ἐχθροῖς καὶ φίλοισιν εὐμενῇ.

[ « Que nul ne me croie lâche et faible, et tranquille d'humeur : je suis tout autre, implacable pour mes ennemis, et douce à mes amis ! » ]